

Raffiné et dégoûté

Joris-Karl Huysmans

... Gérard Joulé, Lausanne

La carrière de Huysmans nous fait concevoir une aventure morale d'un rare intérêt : la transformation du naturalisme en mysticisme et la purification d'une âme par le dégoût.

Il y avait chez Huysmans deux sentiments contradictoires en apparence, celui de la laideur des hommes et des choses et de l'impureté de la chair et de ses œuvres, et au fond une complaisance pour cette laideur se traduisant par une sorte d'orgueilleuse virtuosité à les décrire. Mais son jugement sur les ignominies, dont il était obsédé, était déjà un jugement chrétien, le jugement d'un moine tenté et succombant avec honte à la tentation. L'art, la femme, le diable et Dieu furent les grands intérêts de sa vie mentale, d'ailleurs incessamment sollicitée, irritée, irriguée et aiguisée par le détail infini et minutieux des misères de l'existence.

L'horreur de l'universel cloaque de lâcheté, de sottise et d'impudicité qu'est le monde ne lui laissait de refuge que ces étroits et secrets paradis d'entier renoncement et de pureté parfaite que sont les cloîtres. Ces blancs asiles lui étaient physiquement un bain de paix. Rien du catholicisme littéraire de Chateaubriand, très peu même de celui de Barbey d'Aurevilly ou de Baudelaire, purs artistes qui ne concluent pas par des actes. Les nerfs de Huysmans ne lui per-

mettent de séjourner que dans des extrêmes. Il va jusqu'au bout du catholicisme et jusqu'au fin fond.

Or ce fond, c'est le monde considéré comme le champ de bataille de Dieu et du démon, c'est la foi au surnaturel précis et continu, à l'action directe, sensible et personnelle d'un Dieu personnel sur les âmes et au jeu de la réversibilité des mérites, tel que l'a conçu et pratiqué le Moyen-Age. Ces prodiges s'opèrent par la prière méthodique, la pénitence et la pratique des sacrements.

Péché et idéal

Huysmans était un pessimiste maladif, enfantin. Laissant de côté les grandes catastrophes, il se réservait les infiniment petites. Personne n'a mieux traduit que lui la nausée de la chair et de ses turpitudes. A la différence des romantiques qui se plaisaient à gonfler leur moi et à embellir le péché, lui l'étalait dans toute sa dégoûtante horreur. Et en même temps qu'il succombait à des tentations qui l'avalisaient, son âme restait éprise du plus pur idéal.

S'il donnait la première place à l'art médiéval, c'est qu'il y voyait la synthèse de toutes les victoires de l'esprit sur la matière. Il célébrait le côté émacié d'une cathédrale comme celle de Chartres, qu'il appelait la blonde aux yeux bleus,

Joris-Karl Huysmans

En ménage,
La Chasse au snark,
Jaignes 2004.
A Rebours,
Flammarion, Paris 2003.

le plain-chant lui représentait la voix humaine affranchie des troubles qu'elle fait naître. En peinture, il allait droit aux Primitifs qui donnaient à leurs madones une figure extraterrestre. Il admettait facilement le miracle, le surnaturel, il n'admettait même que cela. Renan n'avait aucune prise sur lui. Il avoua à plusieurs reprises que sa conversion datait d'*A Rebours* et qu'il le devait au dégoût de l'existence et à l'art.

A Rebours est l'histoire d'une âme en peine qui raconte ses impuissances à vivre. L'auteur y décrit dans un style superlativement indéfendable devant les professeurs de rhétorique, mais qui nous amène presque à chaque page à ouvrir

J.K. Huysmans,
gravure de Vibert



le *Littre* avec une sorte de « pourlèche-ment » linguistique, le *taedium vitae* d'un raffiné qui s'enferme dans la solitude où il fuit ses dégoûts et cultive ses quelques goûts.

D'aucuns ont cru voir dans *Des Esseintes* quelque chose comme le Werther ou le René des années 1880, le mal de René s'étant sensiblement aggravé (ou, dirions-nous, épuré et raffiné) dans l'espace d'un siècle. On connaît le cas de René : c'est en somme le sentiment d'une disproportion entre la volonté (déjà bien débile) et les aspirations (on se gardera bien de dire les passions) avec beaucoup de rêves, d'illusions, de vagues croyances. Le héros de Huysmans, lui, n'est ni vague ni mélancolique. Il est morne et pessimiste. Ses dégoûts sont précis, ses haines bien définies. Il ne se réfugie plus dans la rêverie ou dans quelque amour emphatique, mais dans les raffinements littéraires et la recherche des sensations rares. René avait du vague à l'âme, *Des Esseintes* s'ennuie à crever. Bouvard et Pécuchet ne sont pas loin.

Tout est syphilis

Au début du livre, *Des Esseintes*, éreinté par des excès de toutes sortes, se retire dans une solitude aux environs de Paris pour s'y livrer aux douceurs d'une existence entièrement artificielle. Cette vie, il l'a d'ailleurs déjà commencée. Il a aimé une femme ventriloque pour le pur plaisir d'avoir peur quand elle parle du ventre pendant leurs étreintes. Une fois, s'étant procuré un sphinx en marbre noir et une chimère en terre polychrome, il a fait réciter par sa maîtresse le dialogue de *La Tentation de saint Antoine* entre la chimère et le sphinx.

Il se retire donc dans sa tour d'ivoire où il dormira le jour et veillera la nuit. Il s'arrange un cabinet de travail orange avec des baguettes et des plinthes indigo, une petite salle à manger pareille à une cabine de navire et, derrière la vitre du hublot, un petit aquarium où nagent des poissons mécaniques, et une chambre à coucher où il imite avec des étoffes précieuses la nudité d'une cellule de chartreux.

Une nuit, il passe en revue sa bibliothèque latine. Virgile est un cuistre et un raseur, Horace a des grâces éléphantines, César est un constipé et Cicéron un imbécile. Juvénal est médiocre malgré quelques vers rudement bottés. Mais Lucain, quel génie ! Et Claudien et Pétrone ! Pourtant rien n'égale à ses yeux les écrivains de la pleine décadence, leur déliquescence faisandée, leur style blet et verdi. Prudence... Sidoine...

C'est alors qu'il se rappelle son enfance chez les jésuites. Il lit un peu de théologie et revient, en passant par l'*Imitation*, aux conclusions de Schopenhauer. Tout n'est que syphilis, songe Des Esseintes. Sur quoi il a un cauchemar très compliqué et très horrifique. Puis comme il pleut, l'envie lui prend de se rendre à Londres. Il entre dans une taverne près de la gare du Nord remplie d'Anglais, boit du porto, de la porter, dîne, et estimant qu'il a vu l'Angleterre, rentre chez lui. On est en plein Villiers de L'Isle-Adam, en plein Hegel, en plein Mallarmé. A quoi bon vivre, quand on vit par la pensée ?

Une fois chez lui, il passe en revue sa bibliothèque française. Baudelaire est son dieu, aussi l'a-t-il fait relier en peau de truie. Il méprise Rabelais et Molière, trop sains, trop bien portants, trop vivants, et se soucie fort peu de Voltaire et de Rousseau, écrivains pour les concierges, les notaires, les bas bleus et les cousettes. Il parcourt sa bibliothèque catholique. Il a quelque sympathie

pour Lacordaire, Veuillot, Hello, et il goûte assez le mysticisme sadique de Barbey d'Aurevilly.

Après un intermède déprimé, pendant lequel il maudit saint Vincent de Paul (« car depuis que ce vieillard est décédé, on recueillait les enfants abandonnés au lieu de les laisser périr sans qu'ils s'en aperçussent »), Des Esseintes revient à ses bouquins. Balzac, trop réaliste, le froisse. De Flaubert, il aime *La Tentation*, de Zola, *La faute de l'abbé Mouret*. Poe lui plaît et Villiers, mais rien ne vaut Verlaine et surtout Mallarmé. Le théâtre, n'appartenant pas à la littérature, il n'en dit rien. En fait de musique, ses goûts vont à Schumann et à la musique médiévale.

Des Esseintes tombe malade. Son médecin lui enjoint, sous peine de mort, de rentrer à Paris. Des Esseintes a à cet instant un léger accès de catholicisme, tempéré, il est vrai, par cette considération que d'éhontés marchands fabriquent aujourd'hui presque toutes les hosties avec de la fécule de pommes de terre où Dieu ne peut descendre. Cette perspective d'être constamment dupé, même à la Sainte Table, n'est point faite pour enraciner des croyances déjà débilés, et tout finit par une malédiction générale. L'aristocratie est idiote, le clergé déchu, la bourgeoisie ignoble. Croule donc, société, meurs donc vieux monde !

Conversion

Non, jamais le monde n'a si étrangement pué au nez d'un homme. Huysmans poussa plus loin que son héros le pessimisme et l'impureté. Il les poussa jusqu'à leur dernier degré d'exagération : le satanisme ou la luxure blasphématoire. Il alla jusque-là du moins par la curiosité inassouvie de l'imagination. Il se passionna pour tout ce qui a trait à

l'occultisme, à la magie, aux phénomènes surnaturels, prêta une oreille complaisante à tous les charlatanismes. Avec tout ce qu'il avait vu et entendu dans ces milieux, il fit un livre qu'il intitula *Là-bas*, où il y avait beaucoup de naïveté, pas mal de mauvais goût et de diableries douteuses, mais qui attira et retint par l'originalité du thème et la vérité des personnages.

Ce livre souleva un tollé et motiva même la rupture avec Léon Bloy. Mais sous l'averse, Huysmans se sentit lavé, purifié, ressuscité et se mit résolument en marche vers la lumière divine, aidé cette fois par des gens qui sentaient moins le fagot que ses anciens initiateurs, comme l'abbé Mugnier et l'abbé Ferret.

Il raconta sa conversion dans *En route*,

qui clôt en quelque sorte son histoire. Puis il demeura exclusivement fidèle à sa nouvelle inspiration religieuse dans une suite d'ouvrages nourrissants et toujours assez baroques sous le rapport du style comme *La Cathédrale*, *Les Foules de Lourdes*.

Le 12 mai 1907, il scella d'un cancer de la bouche dans d'atroces douleurs et de la plus sainte mort quinze ans de persévérance chrétienne.

L'homme nouveau

Un raffiné, c'est d'abord un dégouté. Huysmans fut l'un et l'autre, et l'un pour être l'autre. Il surmonta son dégout, se pinça le nez, rendit le monde et là-bas, là-bas, là-haut, là-haut, il respira l'odeur de la sainteté, pareil à ces Thaïs, à ces saintes du désert, aux sens amortis, angélisés et qui seraient mortes d'effroi si on avait évoqué devant elles leur vie antérieure de courtisane.

Oscar Wilde et Frederick Rolfe le continuèrent en Angleterre, Péladon et Raymond Roussel en France, le premier dans l'occultisme et le second dans le surréalisme et le dandysme.

La bouche d'un pistolet et les pieds de la Croix, lui avait dit Barbey d'un ton comminatoire. Pour ce raffiné, ce dégouté, ce désespéré, il n'y avait pas d'autres voies de sortie possibles. Mais entre les deux et entre-temps, qu'y a-t-il donc ? Le Monde. Ce monde qui passe et qui au fond n'est rien. Huysmans choisit les pieds du crucifix mais mourut d'un cancer de la bouche, ce qui prouve bien que la balle de pistolet avait fait son chemin. La naissance de l'homme nouveau est toujours plus ou moins sanglante. Ames chrétiennes, pleurez sur vos péchés.

G. J.

Prix Tandem, 2007

La Société Suisse des Auteurs (SSA) et la Fédération suisse des sociétés théâtrales d'amateurs (FSSTA) proposent de servir de plateforme d'échange entre auteurs intéressés à écrire pour le théâtre amateur, et les sociétés théâtrales d'amateurs désireuses de monter leurs pièces. Les deux meilleures créations issues de cette collaboration seront récompensées par le Prix Tandem : 1^{er} prix (Fr. 8000.-), 2^e prix (Fr. 5000.-).

Date limite pour l'envoi des dossiers de motivation : 1^{er} mars 2005.

Règlement et informations :

SSA, Fonds culturel, 12/14, rue Centrale, C.P. 7463, 1002 Lausanne, www.ssa.ch.
FSSTA, Secrétariat permanent, C.P. 36, 1553 Châtonnaye FR, www.fssta.ch.